



SULLIAN LOUSSOUARN

— MALGRÉ LES —
DIFFÉRENCES

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Instagram.com/is_edition

© 2022 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-293-6

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-294-3

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Les Solot / Deposit photos

Collection « Graines d'écrivains »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SULLIAN LOUSSOUARN

— MALGRÉ LES —
DIFFÉRENCES

ISEDITION

PROLOGUE

Dans les petites villes, tout finit toujours par se savoir, il n'y a pas de place pour les secrets.

Mais contrairement à ce que Jonathan Deluca imaginait, Ardenne n'est pas comme toutes les petites villes.

Bien sûr, elle n'est pas bien grande et on y trouve toujours le même type d'habitants. Mais Ardenne a une histoire bien à elle, une histoire qui la distingue du reste. Ses nues se constituent de la vapeur des secrets, des secrets que les menteurs enfouissent dans la terre.

Mais, à la manière d'une chasse au trésor, ces secrets se découvrent – à moins que quelqu'un ne désire les protéger, quitte à tuer.

Quand Ardenne fut victime d'une attaque, quand Jonathan Deluca se fit renverser par une voiture dont le conducteur prit la fuite, trois personnes étaient présentes. Selenna Rhodes n'a pas vu l'action, mais l'a si bien entendue qu'elle a tout de suite reconnu la voiture. Jaimie Duval était pétrifiée sur place, et n'a pas pu intervenir avant l'arrivée des secours. Quant à la troisième, elle savait exactement qui conduisait la voiture et pourquoi cette action avait lieu d'être, ainsi que ses conséquences.

Ce témoin gardera le secret jusque dans la tombe.

PARTIE 1 : LÉON

LES CENDRES PRÉSENTES

*« Bring on the fire and bring on the storm
We'll still be here when it's all said and done. »*

*« Amène le feu et amène la tempête
Nous serons toujours là quand tout sera dit et fait. »*

Invincible – Ruelle

2 février – Vulgarité

L'heure de mathématiques touche bientôt à sa fin, et je suis au bout de ce que je peux supporter. J'ai passé tout mon temps à regarder le ciel à travers la vitre sale, caché derrière une épaisse masse de nuages blancs nacrés. Pour me vider la tête des remarques acerbes, j'essaye de trouver des formes à ces nuages. J'imagine que l'un d'eux dessine une ampoule ; un autre représente comiquement un pommeau de douche – quelques débris cotonneux peuvent tenir lieu de gouttes d'eau. Enfin, un sourire naît au coin de mes lèvres lorsque j'en aperçois un qui ressemble à Peter Pan, en plein vol. Mais aussitôt, ce sourire fond comme neige au soleil alors qu'une pensée morne, morose, prend le relais. *Même dans les nuages, Il est présent !*

Le soleil apparaît par intermittence, jetant sur la ville une chaleur douce et agréable qui fait se dissoudre les derniers résidus de givre de la nuit. Le premier jour de beau temps depuis deux semaines. J'avais presque l'impression que la planète, la météo, se désolait des récents événements. J'ai le cœur qui se serre... Tout à coup, des boules de papier rebondissent sur mon dos ; quelques-unes restent dans mes cheveux et je m'en débarrasse en les ébouriffant. Au fond de la classe, un groupe d'élèves glousse en me lançant des coups d'œil. Je baisse les yeux sur mon cahier, excédé.

« Léon, tu peux terminer le calcul ? », me demande le prof.

Ma tête pivote vers le tableau. Les conseils que Jonah m'a prodigués me reviennent à l'esprit, tellement didactiques que j'analyse rapidement le sujet. Je réponds au bout de quelques secondes.

– Excellent, me félicite le professeur.

– Fayot, dit un mec quelque part dans la salle en essayant de camoufler son insulte par une quinte de toux.

C'est d'un ridicule flagrant, à tel point que j'ai honte. Honte pour lui. J'ai entendu tellement pire... Pourtant, sa réflexion résonne dans mon crâne. Je sais bien que les mots ne sont que cela : des mots. Ils n'ont d'importance que pour ceux qui leur en donnent. Je croyais que je le savais déjà, mais je ne l'ai intégré que récemment. J'aime à me dire que je vis maintenant avec du recul. Un recul qui me rend plus libre. Seulement, c'est difficile de garder la tête haute quand ton seul ami est dans le coma et que tous ceux sur qui tu pouvais autrefois compter se sont retournés contre toi.

Tout ça pour quoi ? Parce que je suis attiré par les garçons.

La sonnerie finit par retentir, noyant dans son habituel bruit sifflant et désagréable le flot des bavardages. Je fourre rapidement mes affaires dans mon sac et sors de la classe rapidement. C'est la pause déjeuner, et je dois me presser pour arriver au lycée, où je retrouverais ma sœur, Mercedes. La couleur vert clair des murs et l'odeur de la peinture fraîche me donnent le tournis. Au moment où j'arrive devant la porte vitrée qui donne sur la cour, plusieurs types me barrent le passage. Parmi eux, légèrement en avant, Alex Coste.

– Alors, la tapette, on va se jeter dans les bras de sa grande sœur ? demande-t-il de sa voix niaise et agaçante.

J'essaye de forcer le passage, mais un type s'approche de moi avec un regard provocateur. Pourtant, je le trouve moins menaçant que ce qu'il imagine. Quand je pense à Jonah et à ses muscles saillants, je me dis que même dans ses horribles pulls en cachemire, et avec sa plus belle grimace, il faisait davantage peur que ces mecs.

– Laissez-moi passer, dis-je en serrant les dents.

– *Laissez-moi passer*, répète Alex avec sa petite voix de fausset.

Il fait un geste homophobe du poignet, comme s'il voulait imiter l'image qu'il a de moi. Je serre les poings et me retiens de ne pas me jeter sur lui.

– Va te faire enculer, lui lancé-je, et je comprends mon erreur au moment même où je formule la phrase.

– En l'occurrence, c'est plutôt toi qui te fais enculer.

Le plus difficile à supporter, ce n'est pas le fait qu'Alex m'insulte. Je veux dire, les insultes ça va, ça vient, on en balance à droite à gauche, c'est comme ça que les choses se passent, même si ça pourrait aller mieux. Le plus dur, c'est de savoir qu'autrefois, je considérais Alex Coste comme un ami. C'est le garçon avec qui j'ai grandi, celui qui venait chez moi quand nos parents allaient dans leurs foutus clubs huppés... C'est à moi qu'Alex se confiait sur la relation désastreuse qu'ont ses parents. Pendant un moment, un bref instant, j'ai cru que moi, je pouvais lui confier mon orientation sexuelle. Mais il ne s'était pas montré plus compréhensif que mes parents.

Les mecs autour de lui rient à sa blague de mauvais goût, d'un rire gras et irritant. Je sens le sang colorer mes joues, alors que les mots de mon thérapeute me reviennent à l'esprit : « *Calme-toi et respire* ». Je me répète ce mantra en me disant que si je me jette sur lui, Alex risque bien d'aller tenir compagnie à Jonah à l'hôpital – une perspective qui, pourtant, me ferait bien plaisir.

« Ça fait quoi d'être gay ? poursuit Alex sans se douter de la situation dangereuse dans laquelle il se met. C'est... étouffant ? »

Il rit de nouveau, comme s'il venait de sortir une réflexion particulièrement hilarante, et j'ai presque pitié pour lui. Sauf que ce n'est pas cette pitié qui va m'empêcher de lui sauter à la gorge et de lui casser les dents. Je suis presque au terme de ma volonté quand la silhouette d'Amanda, l'une des surveillantes du collège, apparaît dans le dos d'Alex. Elle s'éclaircit la voix pour signaler sa présence, faisant sursauter mon ancien ami comme un personnage de cartoon.

« Qu'est-ce que vous faites, les garçons ? » demande-t-elle avec un regard accusateur appuyé.

– Rien, on discutait, c'est tout, répond Alex avec un grand sourire.

Faux-cul !

– Eh bien, allez discuter dehors, rétorque-t-elle d'un air mi-figue mi-raisin.

Avec des sourires de clown, ils s'exécutent. Amanda leur tournant le dos, ils m'adressent des gestes obscènes. Je détourne les yeux, qui commencent à piquer.

- Ça va ? me demande Amanda, inquiète.
- Très bien, lui réponds-je sèchement en sortant à mon tour.

Quand Jonah a été renversé par ce chauffard, et qu'il a sombré dans le coma, j'ai réalisé où étaient mes priorités, et je me suis définitivement rangé à son avis : les préjugés ne sont que des bêtises, et je ne dois pas me perdre dans mon orgueil. J'ai encore du mal à accepter mes préférences, à accepter qui je suis, qui je veux être et tout le tintouin. Mais je m'y applique et je fais de mon mieux, comme Jonah le voulait. Même si c'est parfois très dur, j'ai accepté un état de fait : je suis homo, un point c'est tout, et le cacher aux autres, comme à moi-même, ne changera pas la situation.

Et puis, maintenant que ma mère m'a mis à la porte, je n'ai plus rien à perdre. Je le savais déjà, bien sûr, mais je n'étais pas encore prêt à réagir. Un inconnu s'est amusé à envoyer une lettre à mes parents. Ma situation familiale a dégénéré. Et j'ai compris – j'étais bien obligé – que c'était elle, ma mère, qui m'avait inculqué que je n'étais pas normal. C'était de sa faute, si je me cachais. Aujourd'hui... je n'en ai plus envie. Jonah et Mercedes m'ont permis d'ouvrir les yeux, et je n'ai plus envie de faire semblant de mater une fille ni de prétendre regarder du porno hétéro chez moi, de devoir mentir tout le temps. Je me sentais décalé dans la bande de garçons hétéronormés. J'ai essayé, ça n'a pas marché. Point final.

Dès l'instant où je commence à m'éloigner du portail qui ferme le collège, les remords d'avoir parlé aussi froidement à Amanda me submergent. Après tout, elle n'a voulu que m'aider, ce n'est pas de sa faute si dans cette école, plus personne ne veut de moi. Cette ville n'accepte pas les différences. Je l'ai bien vu avec Selenna. Et maintenant, je le vis.

Je traverse la route rue Rouget de Lisle et passe par une petite ruelle, entre deux immenses demeures. Ce sont des maisons comme on n'en trouve qu'à Ardenne – grandes, très grandes, avec plein de piliers –, et je retrouve la forêt. Le lycée n'est pas très loin du collège, mais la route qui les relie fait un grand détour quand il suffit de marcher sur deux cents mètres à travers bois.

Après avoir marché sur des centaines de branches mortes, je vois les bâtiments du lycée apparaître à l'autre bout d'un parking. Je fonce à travers, monte les marches qui précèdent les portes d'entrée en verre du hall et je rejoins la cafétéria. La sonnerie se répand dans tous les étages – dix minutes

après celle du collège, juste le temps qu'il me faut pour arriver. Mercedes me rejoint bientôt en traînant les pieds.

Depuis que Jonah est dans le coma, ma sœur a perdu sa bonne humeur habituelle. Si je continue à garder espoir, persuadé qu'il va se réveiller vite, Mercedes est plus pessimiste. Quand Selenna s'en est allée, deux jours après l'accident de Jonathan, elle a complètement perdu sa joie de vivre. Perdre ses deux seuls amis en l'espace de trois jours, je comprends ça. En plus, Selenna persiste à ne pas répondre à nos mails. Toujours trop de conséquences.

« Salut », me dit-elle en passant, déprimée.

Je me glisse derrière elle dans la file d'attente. Depuis que je ne vis plus à la maison, beaucoup de nos habitudes familiales sont devenues caduques. Je suis au collège, mais on s'est toujours arrangé pour que je mange avec ma sœur à la cafétéria du lycée. Je n'aime pas l'idée que mon père finance mes tickets-repas – sa volonté de se faire pardonner m'agace, alors qu'elle devrait me réjouir. Sans doute à cause des cicatrices que j'ai héritées de ses poings.

Nous allons nous asseoir avec nos plateaux à notre place habituelle. Carrée, c'est une table pour quatre, à six mètres de celle que nous occupions avec Jonathan et Selenna. Maintenant qu'ils ne sont plus là, la table pour six me paraît bien vide. Personne ne va jamais s'y asseoir, comme si le fait de s'installer sur ces chaises allait réduire à néant l'espoir que Jonah se réveille un jour.

« Annwenn est venue me parler, ce matin », dit Mercedes.

Instinctivement, je me tords le cou pour la chercher du regard, mais je ne la trouve nulle part. Ma sœur m'explique pourquoi :

- Elle est à l'hôpital. Moi, je n'y suis toujours pas allée.
- Elle te l'a reproché ?

Mercedes secoue la tête, mais je comprends que c'est tout comme. Je soupire. Je respecte qu'elle ne veuille pas y aller – je m'y rends souvent, et regarder le corps vide du garçon me terrifie chaque jour un peu plus. Je pleure tous les soirs en espérant que les choses vont s'arranger. Comment reprocher à Mercedes de fuir cette situation ? Non, je ne lui en veux pas pour ça. Pour ce qu'elle dit ensuite, en revanche, c'est une autre histoire :

- Papa et maman se disputent encore.

2 Février – Monotonie

Guère étonné, j'avale une tranche de tomate en refusant de la regarder. Invariablement, on en arrive toujours au même sujet de discussion, bien qu'il s'achève chaque fois de la même façon : très mal. Pour tout le monde. Alors, quand je réponds à Mercedes, c'est de manière totalement désinvolte, je ne veux pas en entendre parler, mais je fais semblant. J'imagine que si j'entretiens la discussion, ça lui fera plaisir. Même si je sais comment ça va se finir.

– Pourquoi ?

– Les raisons habituelles. Papa veut que tu reviennes.

Je le sais. Évidemment. Le soir où mes parents ont lu la lettre a été mouvementé. Mon père m'a frappé. Il m'a frappé violemment et sans la moindre once de retenue, au point que j'en avais le visage ensanglanté, et plusieurs côtes cassées. Ça, je n'en avais franchement rien à foutre, et ce n'est pas ce qui m'avait fait répliquer. C'est quand il avait levé la main sur Mercedes, qui essayait de l'éloigner de moi, de me défendre, que je m'étais jeté sur lui. Évidemment, ma mère avait essayé de s'interposer. Ses ongles, semblables aux serres d'une harpie, m'avaient griffé les bras jusqu'au sang. J'étais mal en point quand je m'étais reculé, mais même si je voyais flou, je pouvais apercevoir leur regard. Cette soirée-là, je n'étais plus leur fils. Je n'étais plus personne à leurs yeux.

Est-ce que j'allais bien ? Non, bien sûr ! J'en ai encore des séquelles. Une petite cicatrice camouflée par mes cheveux noirs, au niveau de la tempe, et les traces des longues griffures de ma mère sur les bras. C'est Jonah qui m'a soigné, quand Mercedes m'a amené à son appartement – volant la voiture de notre mère au passage. Quand elle est rentrée à la maison, ma sœur a appelé les flics. Aujourd'hui, une assistante sociale s'occupe de ma « réinsertion » dans la famille, ce en quoi personne ne croit, si ce n'est ma sœur. Autant notre père, après cette nuit-là, a voulu s'excuser à de nombreuses reprises sans que je lui accorde d'attention, autant notre mère refuse encore de me voir, et de me parler.

Je ne sais pas pourquoi Harry, notre père, s'est montré violent. La première fois qu'il a voulu me présenter ses excuses, il a admis l'ignorer lui aussi. Il regrette, ça, j'en suis certain. Mon père peut être beaucoup de choses, il peut être violent, borné, étroit d'esprit... Bref, il a beaucoup de défauts, mais ce n'est pas un menteur. C'est donc le centre de leurs disputes, à nos parents. Notre père veut que je revienne à la maison, et que tout revienne à la normale. Il veut m'accepter, même s'il a du mal à me comprendre. Alors que notre mère, elle, ne veut plus ni me voir ni m'adresser la parole, et encore moins entendre parler de moi.

– Sérieusement, ajoute Mercedes en me fixant, je crois qu'ils sont proches de se décider à divorcer.

Elle n'a pas touché à son assiette, et c'est à ce constat que je me rends compte qu'elle prend la situation très à cœur : je crois bien ne jamais l'avoir vue devant des frites sans se jeter voracement dessus. Ça ne lui ressemble tellement pas...

– Et alors ? demandé-je, un peu trop dédaigneux, sûrement.

Pour ma part, un divorce m'arrangerait bien. Certes, je ne risque pas de pardonner à Harry d'avoir ne serait-ce que levé la main sur ma sœur, mais je sais très bien qu'il n'avait pas l'esprit aussi obtus avant qu'il rencontre ma mère, et qu'ils vivent ensemble. C'est elle qui lui a bourré le crâne avec ses idées homophobes et racistes. C'est à cause d'elle qu'il est devenu si peu ouvert d'esprit. Plus loin je serai d'elle, mieux je me porterai.

– Alors, je n'ai pas envie que ça arrive, affirme-t-elle avec le plus grand sérieux.

– Ça n'est pas mon problème.

– Tu ne le penses pas, dit-elle en secouant la tête. C'est nos parents, tu es obligé de les aimer.

Je ricane, mais je ne trouve pas ça drôle du tout. J'ai même du mal à croire qu'elle puisse penser ce qu'elle dit. Depuis quand est-on obligé d'aimer quelqu'un qui nous met à la porte de notre seul foyer à l'âge de quatorze ans ? D'aimer quelqu'un qui, le jour de l'anniversaire de son fils, lui envoie un texto pour lui demander de renier qui il est ?

– Je répète : ce n'est pas mon problème.

Ma voix est lourde d'une colère que je n'essaie même plus de réprimer. Mercedes me fixe un instant, le visage impassible. Puis, en l'espace d'une demi-seconde, une fureur indescriptible anime ses traits.

– Mais c'est pas vrai ! s'exclame-t-elle brusquement, faisant se tourner dans notre direction les élèves des tables environnantes. Tu es désagréable depuis qu'il est dans le coma, tu t'en contrefous, des parents. Mais ouvre les yeux, tu n'es pas le seul à souffrir !

– Je n'ai jamais dit le contraire...

– Arrête de faire l'enfant, dans ce cas. Tu ne fais aucun effort pour arranger les choses...

– Encore une fois : je n'ai pas envie que les choses s'arrangent, tu peux le comprendre ?

Les derniers mots sortent de ma bouche comme un cri. Les yeux de Mercedes, empreints d'un éclat de colère sourde, s'attardent sur moi. Sans un mot, elle bondit de sa chaise et rapporte son plateau avant de sortir de la cafétéria – sans m'adresser un dernier regard. Je ne bouge pas et continue de fixer mon plateau à peine entamé. Bien sûr que je ne suis pas le seul à souffrir, qu'est-ce qu'elle croit ? C'est juste que je ne suis pas hypocrite : je ne vais pas faire semblant de m'inquiéter pour quelque chose qui ne m'intéresse pas. Je suis *pour* ce divorce, je ne vais pas lui dire le contraire pour lui faire plaisir. J'en ai assez de prétendre penser différemment.

Je pousse un soupir et vais rapporter mon plateau. Je m'excuserai la prochaine fois que nous nous verrons, comme d'habitude. Je n'aime pas quand elle est en colère contre moi, une boule se forme alors dans ma gorge, désagréable, et persiste jusqu'à ce que les choses s'arrangent... parfois plus longtemps, lorsque je m'en veux beaucoup.

Je quitte le lycée et traîne des pieds pour rejoindre le collège. Je n'ai pas envie d'y aller. J'ai l'impression d'être une proie sans défense qui se jette volontairement dans la gueule du loup. Qu'elle est stupide, cette proie ! Lorsque j'arrive sur le parking à demi vide, je m'assois sur le sol, adossé au monospace de mon prof d'histoire. Je n'entre qu'au moment où j'entends la première sonnerie, me vidant l'esprit, préparé au pire. Quand la fin des cours arrive, j'ai l'impression que des ailes me poussent dans le dos. Un jour de moins dans cet enfer. Je sors de la salle avant tout le monde, descends les escaliers, traverse la cour et m'engouffre dans le parking maintenant rempli.

« Hé, le pédé ! »

Je m'arrête et me tourne vers Alex, entouré des stupides moutons qui lui servent d'amis. Ne peut-il pas changer de surnom au moins une fois ? Il a la bêtise de se foutre de ma gueule, et il ne prend même pas la peine d'y mettre les formes. C'est pathétique...

« Oui ? » dis-je faiblement, avec une grimace.

Ces derniers temps, je mets dans ma voix le même accent affable que celui de Jonah. Ma manière à moi de maintenir ma colère. Malheureusement, ça ne fonctionne pas tout le temps.

- C'est vrai que ton petit copain est à l'hôpital ?

La troisième fois qu'il me pose cette question dans la semaine. La troisième fois que je lui retourne cette rengaine :

- C'est pas mon petit copain, grogné-je, ma voix ayant perdu toute politesse.

- Oh ! on se calme ! Tu deviens comme les filles, la mauvaise humeur avec les menstrues ?

Mon corps est pris de tremblements ; je serre les poings, plantant mes ongles dans mes paumes. Je tâche ensuite de calmer ma respiration, comme me l'a enseigné le psy : « *Quand tu sens la colère monter, inspire profondément par le ventre, et expire longuement. Si jamais tu sens que tu perds le contrôle, mords-toi la langue s'il le faut. Et surtout, va-t'en. Ne te préoccupe pas des autres, et va-t'en* ». Je me répète les consignes deux ou trois fois.

- La ferme.

- Au fait, tu joues la fille ou le mec ?

Assez.

– Enfin, techniquement, vous êtes tous les deux des filles. C'est un peu le but de l'homosexualité, je crois ? Le travestissement.

Assez, assez, assez.

– Ferme-la, je dis d'une voix un peu plus forte.

– C'est quand que t'as tes règles ? Et ton copain ?

– LA FERME !

Je suis à deux doigts de me jeter sur lui, maintenant, et ma gorge me brûle, comme chacun des membres de mon corps. Ma vision devient rapidement floue, et je sens les larmes me monter aux yeux. *Non. Non, tu n'as pas le droit de pleurer. Pas devant lui.*

Est-ce le destin, l'univers, ou une autre connerie du genre, qui vient à mon secours ? Je n'en ai aucune idée. Toujours est-il que, à ce moment, me coupant dans mon élan, une fille apparaît devant moi. Elle a de longs cheveux bruns, épais, des traits fins et une mâchoire carrée. Elle arbore un tee-shirt blanc, avec inscrit, en grosses lettres noires, le slogan « *He For She* ». Elle est carrément jolie, et les mecs s'en rendent autant compte que moi.

– C'est toi, Léon Brachet ? me demande-t-elle.

Devant nous, Alex et les autres gloussent comme des sixièmes. J'acquiesce, les traits tendus et les poings serrés, blanchissant les jointures de mes doigts. Je me rends soudain compte de la douleur dans mes paumes.

– Oui, dis-je, sans quitter Alex des yeux.

– Sarah veut te parler.

Elle me désigne une fille au fond du parking, qui me fixe sans ciller. Je la reconnais tout de suite : elle était au cinéma de Villeray, le soir où j'ai embrassé Jonah. Sarah Lodge. Rageusement, je me rapproche d'elle en me demandant pourquoi une fille de seconde voudrait m'adresser la parole.

– Tu allais te battre ? me demande-t-elle, railleuse.

– Ça dépend... dis-je en jetant un coup d'œil dans mon dos, ce qui m'assure qu'Alex et ses potes sont toujours là, et me regardent d'un œil mauvais.

Sarah me détaille d'un œil critique, ce qui me rappelle la description que m'avait fait d'elle Jonah, un jour : « Elle est très sympa, tu peux avoir confiance en elle. Mais elle te regarde parfois d'une façon presque

dédaigneuse, comme si elle te prenait pour le pire des idiots ». Je comprends enfin ce qu'il entendait par là !

Sarah termine son inspection par un sourire.

- Tu voulais me dire quoi ?
- Rien, je voulais juste éviter la bagarre et vous séparer.

Mes yeux se plissent.

- Pardon ?
- Je n'ai pas envie que Jonah se réveille et découvre son meilleur ami en plus mauvais état que lui... ce serait dommage, tu ne crois pas ?

- Je ne suis pas son meilleur ami.

- Ah ! je vous adore, vous, les mecs, vous êtes si aveugles ! Regarde moi, ou même Annwenn, Théo, Thomas... tu crois sérieusement qu'il nous fait autant confiance qu'à toi ?

- Ce n'est pas la même chose...

- Parce que tu l'aimes ? Léon, sois lucide : ce détail n'a pas d'importance pour Jonathan. Il ne s'en rend pas compte. Alors maintenant, tu vas me faire le plaisir de garder ton si séduisant visage sans plus de cicatrices et d'attendre sagement, sans anicroche, son réveil.

Sur ces mots, elle noue son bras autour de celui de l'autre fille et, avec une démarche de mannequin, elles rejoignent Orlane et Luna, qui viennent d'apparaître à l'entrée du parking.

2 Février – Surprise

Je rentre directement chez Jonathan. L'appartement n'embaume plus le déodorant de luxe auquel je m'étais habitué, mais j'ai encore l'impression de sentir la présence de Jonah dans les pièces. Le matin, lorsque je me réveille, j'ai parfois l'impression qu'il est là, en train de prendre son petit-déjeuner en quatrième vitesse parce qu'il s'est encore réveillé en retard pour le lycée. Puis je me rends compte que c'est moi qui me suis endormi sans éteindre la lumière de la cuisine. J'ai la gorge qui se serre.

Comme il en avait lui-même l'habitude, je m'assois à la table en verre du salon et commence aussitôt mes devoirs. D'ordinaire, j'y passe deux longues heures, dont une entière pour les maths. Avant de connaître Jonah, passer autant de temps à étudier m'aurait paru fastidieux – avant de connaître Jonah, je n'aurais même jamais employé le mot « fastidieux ». Aujourd'hui, je ne peux pas m'en empêcher – de travailler. J'ai comme l'irrésistible envie d'atteindre le même niveau que lui. C'est ridicule.

J'essaie difficilement de garder ma concentration après la journée désagréable que je viens de passer quand le thème du film *Resident Evil*, de Marilyn Manson, me sort complètement de mon application. J'attrape mon portable, accepte l'appel sans vérifier le numéro et mets sur haut-parleur. Le temps de dire « Allô ? », je rejoins la salle de bain.

– Léon ?

Je reconnais aussitôt la voix de Angela Deluca, la mère de Jonah, à son accent caractéristique et sa façon de prononcer mon prénom : « Léone ». Je lui ai donné mon numéro il y a environ un mois, mais c'est la première fois qu'elle m'appelle. Cela provoque une sensation étrange dans un coin de ma tête.

– Oui, tout va bien ?

Ça m'inquiète, qu'elle m'appelle. Des dizaines de questions viennent courir dans ma tête. En premier lieu : est-ce que Jonathan va bien ? Peut-être s'est-il passé quelque chose à l'hôpital. Puis je me rends compte que je m'inquiète qu'il aille plus mal avant d'espérer qu'il s'est réveillé. Ce qui me fait peur, parce que je ne veux vraiment pas perdre espoir. Mais l'idée persiste, parce qu'à cette heure, Angela doit être à l'hôpital. Il y a peut-être un problème. Un câble débranché, ou un dysfonctionnement de quelque chose...

– Il est réveillé !

Le temps que l'information atteigne mon esprit, les aiguilles du temps s'arrêtent.

– Léon ? s'inquiète Angela.

Je raccroche, et mon téléphone me glisse des mains pour tomber au milieu du lavabo, heureusement vide. Je tourne le regard vers mon reflet dans le miroir : quelques hématomes, hérités de mon père, achèvent de disparaître. Il y a quelque chose dans l'expression dans mes yeux... Je déglutis avec la sensation d'avoir un hérisson dans la gorge. Sans perdre une seconde, je quitte la pièce d'eau en oubliant ce que je suis venu y faire et sors de l'appartement. L'hôpital n'est pas bien loin, il est visible depuis la fenêtre du salon. J'ai les poumons en feu, la gorge sèche.

Jonah est réveillé.

Quand j'arrive devant les portes coulissantes de l'hôpital, je suis en nage. La première fois que je suis venu, j'étais seul. Perdu, je m'étais renseigné à l'accueil. La dame au visage long et fin qui m'avait répondu était très gentille, mais ce n'est pas elle qui est là, aujourd'hui, sinon, je me serais arrêté pour lui crier la bonne nouvelle. Je fonce vers les ascenseurs.

Deux jeunes filles sortent avec moi au troisième étage. Je les suis dans les couloirs de la pédiatrie, croisant des infirmières que connais bien, maintenant. Je tourne à droite, vers la chambre numéro 314, et me fige dans l'encadrement de la porte.

Sur son lit, le corps recouvert d'un drap blanc jusqu'à la taille, adossé à des coussins, il est entouré de multiples bouquets de fleurs provenant des amis ou de sa famille. Les yeux mi-clos, un léger sourire sur les lèvres, il somnole. La réalité s'impose à moi, aussi évidente que la Terre tourne autour du soleil : il est réveillé.

Il me remarque le premier :

« Léon ! » s'exclame-t-il d'une voix pourtant faible.

Il tente de se redresser un peu plus, ce qui le fait grimacer. Incapable de dire quoi que ce soit, je reste planté là jusqu'à ce qu'une voix fasse écho dans mon dos :

« Salut, Léon. »

J'entre alors et me décale pour laisser passer Annwenn, deux gobelets fumants dans les mains – un thé et un café. Elle fait exprès de donner le café à Jonathan, et lorsqu'il hume le breuvage, il a une moue écœurée.

« Très drôle », marmonne-t-il.

Le ton de sa voix prouve qu'il est heureux de nous voir tous, mais elle est si faible et si éraillée que ça doit être une corvée pour lui de parler.

Annwenn s'installe sur une chaise près du lit. Elle fredonne la chanson de Cœur de Pirate provenant du lecteur CD posé sur la commode blanche. Angela est là, bien entendu, mais je suis étonné de la présence de Jaimie Duval. Elles sont toutes les deux assises dans les inconfortables fauteuils orange et fixent Jonah sans cligner des yeux. Une demi-seconde, Angela me jette un coup d'œil et son accent, léger et doux, se fait entendre :

« Ce n'est pas très poli de raccrocher au nez des gens, Léon, déclare-t-elle. Je me suis inquiétée. »

Pourtant, elle n'a pas essayé de rappeler. Je manque lui faire la remarque, mais à voir Jonah, ça m'est bien égal. Je ne sais pas quoi dire ni quoi faire, alors, je me contente de m'asseoir avec les deux autres filles dans le coin de la pièce, l'air sûrement un peu stupide.

Les trois quarts de la conversation sont animés par Annwenn, qui mentionne plusieurs fois le départ de Selenna peu après l'accident. Ce n'est pas particulièrement subtil ! La première fois que le nom franchit les lèvres de la jeune fille, j'ai senti tout mon corps se crispier. Mais Jonah ne montre aucune réaction négative. Au contraire, il semble presque se réjouir du départ de sa copine. *Ou son ex-copine ?* songé-je. Une idée qui ne me déplait pas forcément. Toujours est-il que je trouve ses réactions déconcertantes, déroutantes.

Les mélodies de Cœur de Pirate finissent par laisser place à celles de Rachel Platten, la chanteuse préférée de Jonah. Des infirmières et des médecins font des allers et retours dans la chambre, et nous devons parfois laisser Jonah et sa mère dans l'intimité.

Je n'ai pas entendu Jaimie prononcer un seul mot depuis que je suis arrivé, mais ce n'est pas étonnant : nous sommes habitués à son attitude étrange. Je reste moi aussi plutôt silencieux, j'interviens rarement, comme Angela. Je ne sais vraiment pas comment réagir aux derniers événements, à son réveil, montrer mon soulagement et toutes mes émotions. Alors, je les garde pour moi, en espérant que Jonah comprendra.

Je profite d'une visite d'un médecin pour appeler Mercedes. Comme je tombe sur son répondeur, je lui laisse un message pour lui dire que notre ami s'est réveillé. Je suis sûr que maintenant, elle voudra lui rendre visite. Quand le médecin sort et que nous pouvons rentrer, je continue de regarder le garçon que j'ai appris à aimer, dont je suis tombé amoureux, sans rien dire. Le voir sourire de nouveau est la plus belle chose qui pouvait m'arriver.

Jaimie coupe brutalement Annwenn, lancée dans le récit des derniers ragots du lycée.

- Quand est-ce que tu pourras sortir ?
- Je ne sais pas, personne ne veut rien me dire.
- J'espère que ça ne tardera pas, intervient Angela. Il est hors de question que tu manques plus longtemps les cours.

Venant de sa part, la réflexion m'étonne un peu. Pourtant, Jonah m'avait décrit sa mère comme étant une femme autoritaire, mais je ne l'avais pas cru. À la mort de son mari, je l'avais trouvée plutôt douce. Mais depuis que Jonah est dans ce lit d'hôpital, elle a changé, j'ai découvert une nouvelle facette d'Angela : une femme froide, hautaine, manipulatrice, et j'ai fini par

comprendre que sa douceur et sa tristesse étaient dues à son sentiment de culpabilité vis-à-vis de son mari. En la regardant couvrir son fils d'un regard sévère, j'ai l'impression de voir ma propre mère. Pas en raison de leur physique, car elles ne se ressemblent pas du tout, mais par leur attitude. Elles sont identiques, jusqu'à leur posture guindée, jambes croisées et dos ultra droit.

La seule différence que je peux trouver entre elles, c'est peut-être l'ouverture d'esprit d'Angela. Mais si je n'en suis pas certain. Quel pourcentage de chances y a-t-il que Jonah lui ait parlé de mon homosexualité ? Je me comporte comme si elle savait, mais peut-être qu'elle l'ignore. Peut-être que si elle savait, elle me considérerait de façon différente.

– Les cours ne sont pas un problème ! s'exclame Annwenn. L'important, c'est que tu n'aies plus cette horrible cicatrice.

Angela lui jette un regard venimeux.

Si je n'étais pas aussi mal à l'aise, je hocherais vigoureusement la tête, contre l'avis d'Angela. Parce qu'après l'accident, Jonah n'a pas seulement hérité d'éventuelles séquelles du coma : une longue balafre barre son front, cachée sous un bandage qui entoure tout le haut de son crâne. Une partie de ses cheveux a dû être rasée pour que les médecins puissent correctement le recoudre. Sans parler de sa jambe cassée et des autres blessures qui ne nous sont pas visibles. Il paraît que ce n'est pas très beau à voir.

Jonah porte les doigts à son visage et les laisse glisser le long de son bandage.

– Oh... ce n'est rien... murmure-t-il.

Le visage d'Annwenn se durcit brusquement, et elle commence à s'agiter. Quand elle parle, sa voix est vibrante de colère :

– Ce n'est rien ? articule-t-elle lentement. CE N'EST RIEN ? Un cinglé t'a foncé dessus en voiture, deux semaines de coma, des blessures grosses comme ma main, une commotion cérébrale, une jambe dans le plâtre... Jonah, comment tu peux appeler ça « rien » ?

Tout le monde dans la pièce – exceptée Jaimie, qui a l'air de s'être perdue – la regarde avec des yeux grands comme des soucoupes. Depuis l'accident, Annwenn vient tous les jours à l'hôpital pour voir Jonah. Elle sèche quasiment tous ses cours. Un jour, je l'ai vue faire une crise de panique parce que ses parents voulaient l'empêcher de passer en coup de vent à l'hôpital. Les

premiers jours, elle fondait en larmes dès qu'elle le voyait, puis elle a commencé à se retenir et a semblé plonger dans une profonde colère. Si je n'étais pas certain qu'elle était amoureuse de son mec, Mathis, j'aurais juré qu'elle avait des sentiments pour lui. Des sentiments *profonds*.

« Excusez-moi, nous dit tout à coup une infirmière en blouse rose clair, qui entre dans la chambre avec des instruments métalliques dans les mains. Les heures de visite sont terminées pour ceux qui ne font pas partie de la famille. »

Il y a un moment de flottement dans la pièce. Jonathan évite le regard d'Annwenn, qui continue à fulminer avec une expression incrédule. Angela se lève la première. Le menton haut et un sourire satisfait sur le visage, elle sort de la pièce en lançant un chaleureux « à demain » à son fils, avant de disparaître dans le couloir. Puis, c'est au tour de Jaimie, qui ne dit toujours pas un mot. Annwenn est la dernière à s'en aller, juste après moi.

Je reste un moment dans le couloir, à quelques mètres de la porte fermée, et je la regarde avec l'impression d'être dans un rêve, que mon téléphone va sonner et y mettre fin. Un rêve délicieux. Ces deux dernières semaines, je suis venu ici tellement de fois ! J'ai souvent fait l'école buissonnière pour être seul avec lui – effort plutôt inutile, car Annwenn et Angela étaient quasiment tout le temps présentes.

Je repense à tout ce que je lui ai révélé, sachant qu'il ne percevait pas mes mots. Si on m'avait dit qu'il pouvait m'entendre, est-ce que je lui aurais raconté tout ça ? Et même maintenant que je sais qu'il peut m'entendre et me comprendre, suis-je prêt à lui dire la vérité en face ? La réponse m'apparaît sous la forme d'un prospectus pour aider les adolescents homosexuels. Le titre indique en grand « *Es-tu prêt à le révéler ?* », et l'image montre un adolescent répondant « *Non* ». En dessous, le reste du titre, en plus petit : « *Comment faire ?* »

Le problème avec ce dépliant, c'est qu'il n'est pas adapté à mon cas.

– Léon ? me dit Angela en apparaissant devant moi. Est-ce que je peux te parler ?

Sans attendre ma réponse, elle m'entraîne dans une petite salle d'attente réservée aux parents en visite. Il y a une télévision et des sièges confortables, mais la grande fenêtre à hublot donne sur une terrasse fermée par d'épais

barreaux. Je ravale ma bile et préfère rester debout quand Angela me propose de m'asseoir.

– Qu'y a-t-il ?

Son expression m'inquiète. On dirait un adulte qui s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle à un enfant. Je n'aime pas ça.

– Je voulais t'annoncer que j'ai décidé d'emménager à Ardenne.

Je sens la joie me submerger. Elle emménage ? Cela signifie qu'elle compte rester longtemps – et par conséquent, Jonah aussi. Pendant ces deux dernières semaines, je me demandais si elle n'envisageait pas de quitter la ville, comme l'a fait Selenna. L'idée que je me suis trompé rend ma voix plus chaleureuse quand je lui réponds :

– C'est super ! Vous l'avez dit à Jona... than ?

Je me souviens au dernier moment qu'elle n'aime pas employer son surnom.

– Il doit être super content.

– Non, je ne le lui ai pas encore dit. Avant, je voulais te prévenir que si nous emménageons dans une nouvelle maison, je vendrai l'appartement. Il faudra donc que...

Je vois où elle veut en venir, bien qu'elle n'ose pas me l'avouer clairement : « *Il faudrait donc que tu t'en ailles au plus vite de chez moi* ». Le message est très clair, limpide.

– Bien sûr, réponds-je en essayant de masquer la déception dans ma voix. Je ne peux pas rester éternellement chez vous.

Un sourire satisfait se dessine sur ses lèvres quand elle s'en va, l'air de se dire « *Voilà une bonne chose de faite !* ». Elle disparaît de ma vue, me laissant seul dans cette pièce froide et sinistre.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 90% à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Prologue.....	4
Partie 1 : Léon	
Les cendres présentes.....	5
Partie 2 : Jaimie	
Les cendres passées.....	136
Partie 3 : Jonah	
Les cendres à venir.....	202
Épilogue.....	244
À propos de l'auteur.....	245
Ce livre vous a plu ?.....	247